

Un compagnon à quatre pattes



Un compagnon à quatre pattes

La vieille mule de l'oncle Eugène Agnès Bourhis.....	3
Au commencement naquit l'espoir Agathe Débus.....	6
Une mystérieuse Messagère Baya Boualem.....	9
Hier et demain Élisabeth Guélaën.....	11
Lapinou1 Joëlle Caujolle.....	11
Baya1 Jacques Koskas.....	12
Toujours droit devant ! Marion Martin.....	15
Jérôme et Cie Michèle Peyrat.....	17
Postérité Véronique Narat.....	19
Louvelane Erwann Avallach.....	21

En novembre 2025, les *Écrits-20* étaient invités à mettre en scène un compagnon à quatre pattes, en précisant de ne pas se limiter à un des animaux présents sur l'illustration de l'expression *du coq à l'âne* par Felix TeeFarm (Pixabay), dont le coq avait été effacé.

Bien sûr, l'invite laisse toute liberté à l'interprétation et... l'animal a parfois perdu des pattes ou les a vus augmenter. L'essentiel est qu'il reste un compagnon.

La vieille mule de l'oncle Eugène

Dans un village du Gard, les habitants s'apprêtaient pour la fête agricole.

Oncle Eugène, le taulier, avait une vieille mule dont il se servait pour ramener les souïards chez eux. Grâce à elle, de nombreux maris retrouvaient leur lit et évitaient bien des querelles. Clothilde, revêtue d'une cocarde à la crinière, serait cette année la reine de la fête.

Après le discours du maire et la bénédiction du Curé, les villageois firent le tour de la bête pour la salutation symbolique. Il s'agissait de souffler dans un brin de paille planté dans son arrière-train. Tradition censée apporter prospérité au village. Quand ce fut au tour du maire, il se souvint de l'épidémie de grippe qui avait sévi l'année précédente et opta pour la prudence. Pas question de poser ses lèvres là où les autres avaient craché. Sortant discrètement la paille des fesses de Clothilde, le maire la retourna vite et souffla de l'autre côté. Aucun microbe ne l'atteindrait cette année.

Agnès Bourhis

Au commencement naquit l'espoir

L'odeur âcre de la fumée emplissait mes narines de mort et de désolation. Dans la plaine en contrebas, étalés sur des centaines de mètres, des corps jonchaient le sol dans des flaques rougeâtres. Les émanations putrides de la chair en décomposition flottaient dans l'air aussi sûrement que les exhalaisons des fleurs au printemps.

Je remontai mon foulard sur le nez, protégeant mes poumons de l'acidité des lieux.

Acacia poussa un feulement plaintif qui me tordit le ventre. Ses quatre-vingt kilos de muscles cachaient un cœur aussi moelleux qu'un bon lit de plumes.

Je retirai mon gant avant de passer la main dans son duvet gris. Les poils poussiéreux s'emmêlaient à mes doigts noirs de suie. Qu'importe la saleté, j'enlaçai mon lynx, enfouissant ma tête dans la douceur de son cou.

— Toi et moi, c'est un bain qu'il nous faut.

Le félin grogna avant de s'étirer. Le soleil paresseux dardait ses rayons dorés sur son pelage, le parant d'or et de lumière.

Je me détournai de l'animal pour faire face à la réalité. Du haut de la colline, j'avisai la scène de désolation qui s'étendait à mes pieds. Le chaos était passé par là, massacrant le seul village encore debout à l'ouest des montagnes.

Je grimpai sur le dos d'Acacia et m'accrochai tant bien que mal. Sans attendre, elle bondit et dévala la pente, glissant sur un tapis de feuilles séchées. Elle m'offrait la sensation de vitesse, aussi familière que vertigineuse.

Acacia traversa un cours d'eau d'un bond souple, ses coussinets arrière percutant le liquide glacé dans un jet d'éclaboussures. De fines gouttelettes retombèrent en pluie sur mon visage, traçant des sillons de saleté sur mes joues.

Mon lynx ralentit à l'approche du village dévasté. L'air était saturé d'un violent mélange d'humidité et de sang. Le liquide organique, poisseux, distribuait ses relents métalliques jusqu'à m'en obstruer les poumons. J'avais envie de vomir. Je toussais, crachais, resserrais la pression du tissu sur ma bouche.

Acacia avançait silencieusement, ses pattes foulant le sol avec précaution. Des rats détalait à son approche. Des membres humains jonchaient le sol, parfois rattachés à un corps. Parfois non. Une bile acide me monta à la gorge. Les cabanes étaient arrachées, les portes pendues à leurs gonds ou étalées par terre. Le mo

bilier, brisé, écrasé, trempait dans des flaques écarlates aux reflets aussi sombres que la noirceur qui recouvrait mon cœur.

J'avais honte.

Je m'accrochai un peu plus à la chaleur des poils de mon lynx, mon corps cherchant du réconfort là où j'étais en mesure de le trouver. L'animal répondit à mon étreinte par un ronronnement approuvateur, ce qui me tira un sourire malgré l'horreur de la situation.

Acacia était un lynx géant des montagnes. Un animal sauvage. Un fauve, une bête.

Malgré ses quinze jours de vie, Acacia pesait déjà plus de trente kilos lorsque je l'avais rencontrée. Pour tant, ses longues dents acérées, révélées à chacun de ses miaulements plaintifs, ne m'avaient pas fait fuir. La patte dans une racine, son regard désespéré s'était accroché à mon cœur comme on cherche une bouée en pleine mer. Ma prudence avait fui, remplacée par ma détermination à sauver cet immense bébé abandonné par les siens.

Nos solitudes s'étaient trouvées et ne s'étaient plus jamais quittées.

Acacia s'approcha du bûcher érigé au cœur de ce qui devait être la place centrale. Les flammes rougeoiaient, vives et brûlantes. Le feu s'animait sous mes yeux, ses bras incandescents dansant la mélodie funèbre des âmes défuntées.

Je mis pied à terre et baissai les paupières. Mon calme apparent s'écrasa au sol dans un fracas assourdissant, brisant le silence abyssal. Violente déflagration de mes émotions calcinées.

— J'ai encore échoué, Acacia.

Mon cœur se remplit de désolation. Je tombai à genoux, mon pantalon et l'espoir s'enfonçant dans la crasse et le sang. Mes doigts plongèrent dans la terre tandis que l'épaisse fumée continuait son ascension vers un ciel sans nuages.

Acacia vint poser sa truffe humide sur mon épaule, douce et réconfortante dans son silence.

Des mois qu'un bataillon de rebelles sévissait à travers le pays, écrasant les villages et traquant les villageois, pillant leurs réserves, saccageant leurs maisons, leur dignité, leurs espérances. Venu en nombre des confins des Monts Oubliés, ils avaient apporté avec eux des pouvoirs magiques jusqu'alors inconnus. Le Roi avait abandonné la partie, laissant vacantes toutes les places de l'échiquier à nos ennemis. Il avait rappelé son armée de guerriers et fait appel aux enchanteurs du royaume, mais leur magie bleue ne parvenait pas à contrer les ondées rouges surnaturelles dont les rebelles usaient.

Je refusais cette défaite. Je refusais de courber l'échine face à une horde de barbares sanguinaires. J'avais des capacités que personne ne pouvait égaler.

Et j'étais la seule.

L'unique descendante d'une magie en deux teintes : bleue par mon père, marchand négociant au service du Roi, rouge par ma génitrice. Amour intense et éphémère au cours d'une mission de mon père, dont il avait récolté une fillette à la magie fusionnée et bâtarde. Une hérésie, une honte à dissimuler. Mais aussi celle qui sauvera le royaume, j'en faisais la promesse.

Néanmoins, les indices récoltés jusqu'alors étaient maigres, presque infimes. La tribu ne laissait jamais aucun survivant. Je devais me fier à des odeurs glissant sur les ondes du vent, à des murmures timides et à des herbes couchées.

Et j'arrivais toujours trop tard.

Un craquement dans mon dos brisa le mutisme des lieux. Une peur viscérale m'inonda, violente et dévastatrice.

Je n'étais pas prête.

Mes pouvoirs jaillirent sans contrôle, vannes ouvertes. Des éclats violacés surgirent de chaque parcelle de ma peau, des filaments électriques crépitants de rouge et de bleu, éclatants de puissance. J'eus la sensation de me briser sous l'impact.

Acacia grogna, les babines retroussées. Ses yeux mordorés reflétaient ma terreur. J'étais comme aspirée dans une tornade que je ne maîtrisais pas.

Pas du tout.

Un hurlement se fraya un chemin jusqu'à moi et vint percuter mon âme comme une flèche sur sa cible. Un survivant.

Un enfant.

Le dé clic qu'il me fallait.

Je me laissai choir au sol, tremblante. Des fourmillements magiques grésillaient le long de mes bras et projetaient des éclairs instables dans l'air. Mes pouvoirs refluent peu à peu et mon corps les aspira pour mieux les contrôler.

Sans attendre, Acacia bondit au-dessus de mon corps replié sur lui-même, le velours de ses paumes frottant la cime de mes cheveux.

Je peinais à reprendre ma respiration. Je m'appuyais au sol pour me redresser, chancelante, tandis qu'Acacia revenait en trotinant, une silhouette en mouvement dans sa gueule.

Un gamin, guenilles et courage chevillés au corps, se débattait entre les canines du lynx. Le félin le maintenait en l'air par le dos de ses haillons, comme elle l'aurait fait avec ses petits.

L'enfant, huit ans tout au plus, vociférait des paroles inintelligibles. La colère et la frustration fusaient de ses poings tambourinants et de ses sourcils froncés. Le visage aussi crasseux que le mien, sa peau arborait en supplément des traces de brûlures récentes, sillons à vif de chairs boursoufflées et rougeâtres.

Acacia secoua le garçon dans un grognement agacé.

— Lâche-moi, sac à puces !

Le félin ouvrit sa gueule et l'enfant s'écrasa dans la poussière et les débris, son dos heurtant le sol dans un bruit mat. L'animal s'assit et posa sa large patte sur le torse de la silhouette gémissante, un air fier traversant ses prunelles dorées.

L'enfant dégageait une odeur de terre mouillée et de feu. Son visage juvénile, marqué de cicatrices, me sondait avec la profondeur d'ordinaire réservée aux adultes. Aux personnes matures et expérimentées, qui ont vu et vécu. Qui ont souffert.

Je tendis la main à l'inconnu pour l'aider à se relever.

— T'as des pouvoirs bizarres. Comme les méchants, marmonna-t-il, ses lèvres scellées dans une moue contrariée.

— Tu préfères être dévoré par mon lynx géant ?

Lueur de peur dans son regard clair.

Il attrapa ma main tendue et Acacia relâcha la pression à contrecœur.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, murmurai-je en m'agenouillant à sa hauteur.

Ce faisant, je tentais d'ignorer les grésillements électriques sur ma peau brûlante.

Derrière nous, le brasier diminuait progressivement. Les flammes se tarissaient peu à peu pour ne plus former qu'un tas de poussière grise et légère, emportée par la brise.

L'enfant croisa les bras sur ce qui lui servait encore de vêtement. Le tissu, déchiré, le protégeait à peine, mettant à nu des morceaux de peau abîmée et maculée d'une crasse épaisse.

Acacia grogna, les crocs en avant. Je passai ma main dans son duvet gris pour l'apaiser.

— Je suis de ton côté. Je cherche à vaincre les méchants.

Le gamin analysa l'information puis acquiesça, sans pour autant relâcher la pression de ses membres joints.

— Y ont tout cassé. Maman m'a caché. Elle a couru et y étaient pas contents... y ont mis dans le feu.

— Ils ont mis quoi dans le feu ?

— Maman.

Je lâchai un juron et mon cœur se morcela avant de s'écraser au sol, fracassé. Mes bras se tendirent naturellement vers l'enfant avant de retrouver leur place le long de mon corps.

Acacia se coucha à mes pieds, sa gueule écrasée dans la poussière. Elle ne quittait pas des yeux le nouvel arrivant, le poil hérissé et les pattes prêtes à bondir.

Je m'assis près d'elle, mon dos calé contre le sien. J'avais besoin de réfléchir. J'écartais du bout de ma botte un reste humain dont les vers commençaient à se régaler. Ce village semblait avoir été le théâtre d'une brutalité plus violente encore que les précédents. Une cruauté qui me laissait sans voix, mes interrogations à la main.

Mon lynx poussa un grognement à mon intention. L'enfant avait rejoint le bûcher et grimpait sur le tas de bois encore fumant. Son corps frêle se détachait de la fumée opaque dans un jeu de clair-obscur.

Je me relevai prestement, prête à l'interpeller, mais Acacia m'imposa l'arrêt de son énorme patte aux griffes acérées. Je lui jetai un coup d'œil étonné, avant que l'intelligence de son regard ne me ramène à la réalité. Elle avait raison ; je devais laisser le gamin faire ses propres choix. Je n'étais qu'une inconnue.

Je regardais donc le petit brun grimacer, ses pieds nus sur les braises, tandis que mon visage se tordait en écho. Une silhouette calcinée, méconnaissable, pendait le long d'un haut piquet en bois. L'enfant lui prit ce qui devait être sa main et y noua, non sans difficulté, un morceau de tissu aux teintes bleutées.

J'étais pétrifiée. Subjuguée par la solennité de ce moment volé. Presque honteuse d'assister à un temps qui ne m'appartenait pas. Et folle, folle de colère devant une vie brisée si tôt.

— Suis prêt, annonça l'orphelin, un air déterminé sur des yeux perlés de tristesse. J'veux combattre avec vous.

Je marquai un temps d'arrêt. Trop jeune, trop fragile, trop... ce n'était pas une bonne idée.

— J'sais où y vont. Y pensaient que y avait plus personne alors y ont parlé.

Je regardais ce petit être en devenir. Fort de caractère et de détermination. Une flamme nouvelle brûlait dans son regard, colère et espoir mêlés. L'espoir d'un mieux, ailleurs, quelque part. Pour lui, mais aussi pour ceux qui étaient encore debout. Pour leur éviter le pire.

Acacia me donna un coup de museau dans le dos, me poussant vers l'enfant.

— Y vont au village de Drouck. Y ont dit que les Fleurs du Soleil y poussaient et que y seraient encore plus puissants.

À ces mots, ma magie s'enflamma. Elle coulait dans mes veines, explosive, dévastatrice. Comme un animal en cage, elle hurlait son besoin de sortir. Elle voulait détruire.

Ce combat serait mon dernier. Ma consécration et ma perte.

J'attrapai l'enfant et le hissai sur mon lynx avant de monter derrière lui.

— Avec toi, ma belle Acacia, on y sera avant eux.

Un dernier regard en arrière.

Ma force et ma détermination en avant.

Au commencement de la fin, naquit l'espoir d'un renouveau.

Agathe Débus

Une mystérieuse Messagère

— Tu devrais prendre un petit chien, papa. Il te tiendrait compagnie. C'est attachant un chien. C'est un bon compagnon.

Pierre faisait la sourde oreille au conseil répété de ses enfants. Leur inquiétude l'agaçait, le chagrinait même. « C'est quoi cette idée stupide ? Comme si un chien pouvait la remplacer. »

L'absence était si douloureuse après cinquante ans de vie commune. Le plus dur était le silence qui enveloppait la maison jadis bruisant de tant d'échanges.

Il se sentait perdu. Il réalisait à quel point il s'était toujours reposé sur elle. Elle avait su apprivoiser le garçon sauvage qu'il était avant de la rencontrer.

Fier et têtu, il voulait se reconstruire et prouver à son entourage qu'il était capable de se débrouiller tout seul.

Seulement, quand les visiteurs étaient partis, il errait de pièce en pièce essayant de comprendre la logique du rangement de Maryse. Les fonctionnements des appareils qui semblaient si simples quand elle était là et qui s'ingéniaient maintenant à le rendre fou.

Chaque coin et recoin de cette maison où ils avaient emménagé avant la naissance des enfants, chaque objet, chaque meuble lui rappelait ces instants de bonheur, de joie ou même d'éclats de voix suivis bien vite d'une tendre réconciliation. Après une bouderie rituelle minimale.

Il alluma la télé pour sortir de ses pensées.

Un jour, sans s'en rendre compte, il se mit à lui parler à voix haute :

— Tu aurais pu m'expliquer, me montrer où tu rangeais les choses, mais non. Tu as toujours voulu tout diriger !

Il savait bien qu'il était de mauvaise foi mais ça lui avait fait du bien de l'apostropher, comme il le faisait de son vivant.

Quelque temps après la disparition de sa femme, il se mit à s'adresser à elle non plus dans sa tête mais à haute voix :

— Comment marche ce sacré lave-vaisselle ? – À quelle température je lave les draps ? – Où tu as mis le thermomètre ? – Pourquoi il n'est pas dans la pharmacie ?

Cette habitude s'installa insensiblement. Il y prenait un plaisir inconscient car il lui semblait retrouver un peu de ce lien arraché qui lui faisait si mal.

Un matin où il avait longuement fulminé contre Maryse, une tourterelle entra par la porte-fenêtre de la cuisine. Elle se posa sur la table et le regarda fixement.

Il voulut la chasser puis se ravisa. Mal à l'aise, il lui tourna le dos et fit mine de s'affairer devant l'évier. Elle prit son envol, se posa sur le frigo et lui fit face.

— Bon, tu as faim, je suppose ?

Il émietta un peu de pain dans une soucoupe et la lui tendit. Elle ne bougea pas. La pensant farouche, il posa la soucoupe sur la table et s'éloigna un peu. Il crut percevoir dans son regard quelque chose de familier.

Soudain, elle s'envola et sortit de la cuisine. Il était un peu contrarié par ce départ, même si le petit oiseau avait dérangé son quotidien.

Le lendemain, alors qu'il s'en prenait à Maryse parce qu'il ne retrouvait pas les clés de la cave, la tourterelle, entrée par le vasistas, se dirigea vers le placard du couloir dont la porte était entrouverte. Pierre se précipita et ouvrit grand la porte. Elle se posa sur la première étagère et attendit. Étonné et curieux, il se mit à inspecter le fouillis et découvrit le trousseau de clés. Dès qu'il le prit, elle vola jusqu'à la cuisine, où elle se posa à côté de la corbeille de fruits. Puis elle se mit à le fixer comme d'habitude. Essayait-elle de me dire quelque chose ?

Il restait immobile, comme un empoté. « Tiens, c'est une expression de Maryse, ça », pensa-t-il. Elle s'envola à nouveau.

Elle ne revint ni le lendemain, ni le jour suivant. Il se sentait bizarre, un peu triste, comme si une autre absence venait s'ajouter à la première.

Le troisième jour, il se mit à chercher leur album de mariage qu'il ne retrouvait évidemment pas. Alors, mi par jeu, mi par bravade, il interpella Maryse :

— Dis donc tu me montres où tu l'as mis ou tu appelles ta copine la tourterelle ?

Il entendit un bruit contre le carreau : c'était elle. Souriant malgré lui, il alla lui ouvrir. Elle vola jusqu'à la chambre et fit quelques battements d'ailes devant le tiroir du bas. Il l'ouvrit et tout au fond, il y avait l'album.

Rationnel, il savait que ce n'était qu'une coïncidence, mais il continuait à chercher sa présence. Au début, il s'adressait à Maryse pour faire venir la tourterelle. Mais peu à peu, il se prit à l'appeler directement. Puis il décida de lui donner un nom : Maryzou. Ces sonorités qu'il aimait prononcer lui rappelaient celles qui lui étaient si chères.

Renseigné sur ses goûts alimentaires, il lui offrait des baies et des grains qu'elle picorait avec entrain. Elle semblait même le remercier par un roucoulement dont il apprit au fil des jours à distinguer les nuances.

Les journées s'écoulaient, ponctuées par les visites de Maryzou. Elle restait un peu plus longtemps et s'absentait moins souvent. Le veuf et sa tourterelle semblaient s'appivoiser, s'adopter l'un l'autre. Maintenant, elle acceptait de venir se nicher contre lui ou sur son épaule.

Le soir, elle picorait sa friandise préférée, des grains de millet, pendant qu'il se préparait à manger.

Il lui aménagea une sorte d'abri qu'il s'ingéniait à rendre chaque jour plus confortable. Un peu comme quand il bricolait pour Maryse. Il se rappela de l'admiration qu'elle avait pour lui. D'autres souvenirs lui revinrent. Une larme coula sur sa joue. Le chagrin était là, à fleur de peau.

Sa voix lui manquait tant. Il donnerait cher pour l'entendre à nouveau. Même pour se faire enguirlander. « Il ne fallait pas trop la chercher ma Maryse. Même ses colères, je les aimais. »

Un matin, il appela ses enfants pour les inviter à déjeuner. Dès leur arrivée, ils remarquèrent la tourterelle.

— Oh papa, tu t'es enfin décidé à prendre un compagnon ? Bon, c'est moins pratique qu'un chien ou un chat, mais pourquoi pas ?

Son fils ajouta :

— Il y a moins d'interaction qu'avec eux.

— Je ne l'ai pas « prise », répondit-il sèchement comme piqué au vif. Elle est venue toute seule. Je vous présente Maryzou. Sa présence me fait beaucoup de bien, bien plus qu'un chien ou un chat. Bizarrement, nous arrivons à communiquer. Mais je ne crois pas que vous pourriez comprendre.

L'ambiance de ce déjeuner fut étrange : Pierre froissé par la remarque des enfants et ces derniers inquiets pour lui. La communication, habituellement fluide entre eux, fut maladroite, empruntée.

Pierre se mit à passer du temps dans les bibliothèques et sur internet pour se renseigner sur son oiseau, sa nourriture, son habitat. Il apprit qu'il s'agissait d'une tourterelle turque, à cause de son collier noir en forme de croissant.

Il découvrit que les tourterelles sont monogames et éprouvent une peine intense à la perte de leur partenaire auquel elles restent fidèles jusqu'à la mort.

Ce détail le troubla : « nous avons au moins un point commun, elle doit être veuve comme moi. »

Il se renseignait de plus en plus sur cette espèce qui, à travers cet être frêle, avait fait irruption dans sa vie. Il avait longtemps évité de se poser la question de son espérance de vie, ne s'avouant pas qu'il avait peur de sa disparition. Il fut soulagé d'apprendre qu'elle pouvait vivre jusqu'à trente ans.

Il se surprit à penser qu'il lui serait possible de se projeter dans l'avenir avec sa petite compagne.

Tous les mardis, jour anniversaire du départ de Maryse, il allait se recueillir sur sa tombe. Il ne savait pas trop prier mais il avait besoin de ces moments hors du temps où il lui racontait ses journées, ses peines et ses tracas. Il lui parlait de Maryzou également. Au début, il hésitait à le faire craignant qu'elle ne soit jalouse de cette présence. Mais, il ne lui avait jamais rien caché de son vivant, il n'allait pas commencer maintenant. En lui racontant l'étrangeté de l'irruption de la tourterelle dans sa vie, il sentait qu'une nouvelle complicité s'établissait entre eux.

Ce matin d'avril sentait le printemps et la renaissance de la nature. L'air était doux et embaumait les senteurs de gardénia et de lilas.

Voilà six mois que Maryse avait été emportée par une maladie foudroyante.

Pierre cueillit les pivoinés que Maryse avait plantés et qu'elle aimait tant. Son bouquet à la main, la tourterelle perchée sur son épaule, il se dirigea d'un pas léger vers le cimetière du village.

Baya Boualem

Hier et demain

Les yeux clos, Mireille écoute la musique du jour qui s'efface ; en janvier, la nuit vient encore si vite ! Le crépitement du feu et le ronronnement discret du félin composent une étrange et douce harmonie qui la berce. Ce soir, le cœur de l'hiver a déposé quelques flocons de neige sur le rebord du balcon, légers fantômes d'un temps passé, quand janvier rimait avec froidure. Cette bouffée d'air polaire ressuscite une sensation presque oubliée et l'a incitée à allumer une brève flambée dans sa vieille cheminée, juste pour le spectacle des flammes qui projettent des ombres dansantes alentour. Le pelage immaculé du chat, lové dans le panier d'osier, se pare de reflets roux qui ondulent au rythme de sa respiration régulière.

Lassée de sa lecture, elle a posé le magazine sur la table basse ; son esprit vagabonde à la recherche des bons moments de l'an passé. Depuis qu'elle est veuve, elle trouve du réconfort dans cet exercice, un peu d'énergie aussi pour continuer vaillamment la route et y discerner de nouveaux motifs de satisfaction. Les premiers jours de l'année y sont propices.

Des images de palmiers, de ciel bleu et de visages souriants s'imposent à elle ; elles sont accompagnées d'une bande-son pleine d'éclaboussures à la piscine, de karaokés et de rires en rafales. Son film intérieur s'est arrêté en juillet dernier, lors de la cousinade organisée par son neveu de la Rochelle. Un rendez-vous joyeux et émouvant tout à la fois, où se sont retrouvés une cinquantaine de proches, géographiquement très éloignés parfois ! De nombreux bungalows avaient été réservés dans un camping haut-de-gamme de la Côte Atlantique. Pour son plus grand bonheur, Mireille partageait le chalet avec ses petits-enfants, et bien sûr avec son chat, car le confort de l'hébergement choisi le permettait. Justice était ainsi faite au matou, il constituait sa plus proche famille, son compagnon et son confident au quotidien.

— Je peux lui donner à manger ? Où as-tu rangé le sac de croquettes ? Regarde comme il est trop mignon quand il dort !

La voix flûtée de Jeanne résonne dans les souvenirs de l'aïeule. L'adolescente, accro aux chats sous toutes leurs formes, des peluches de tailles variées aux vidéos attendrissantes, fut aux petits soins pour l'animal dont elle guettait le moindre soupire. Le charmant félin faisait partie de la famille depuis quinze ans, elle l'avait toujours connu auprès de ses grands-parents. Papy Antoine avait proposé le nom du matou ; estimant que le chaton avait un petit air persan, avec ses yeux bleus et son poil crème, il avait entrepris de faire des recherches pour le nommer judicieusement. Un fou rire mémorable avait acté le baptême de la boule de poil : Mazda, dieu de la lumière chez les Perses. Jeanne adorait agrémenter ce prénom de fioritures chaque

fois renouvelées ; l'animal, nullement gêné par ces étranges variations, se savait au centre de l'attention de la jeune fille et en ronronnait de plaisir.

Mireille soupire à cette évocation ; ces jours en famille font partie des réminiscences aux couleurs joyeuses, celles qu'elle conserve et revisite à travers ses albums photos. Sagement alignés dans la petite bibliothèque du salon, elle considère la collection des dix dernières années, un concentré de bons souvenirs où la tendresse le dispute à la nostalgie. Son regard glisse vers le couffin où repose le chat bien passif.

Après le décès d'Antoine, Mazda devint le premier interlocuteur de Mireille, au sens fort du terme. Jamais indifférent, il miaulait à chaque rencontre au détour d'une porte, et répondait à toutes les sollicitations de sa maîtresse. Frottement dans les jambes ou vocalises, cabrioles sur les meubles, tout était bon pour communiquer.

En juillet, elle partit en Irlande avec deux amies du club de lecture. Elles avaient choisi la destination avec soin, un périple organisé minutieusement par Joëlle, experte en la matière. Il était exclu de voyager avec quelque animal que ce soit ; avec un pincement au cœur, Mireille confia donc Mazda à son fils, faisant ainsi la joie de Jeanne. Libérée de toute inquiétude quant au confort de son précieux compagnon, elle quitta sereine le territoire.

La voyageuse s'envole en esprit vers ces belles vacances aux couleurs si vives, du vert émeraude des collines à l'améthyste des landes en fleurs. De sites historiques incontournables en pubs débordants d'animation, le périple fut enthousiasmant. Que de bons souvenirs engrangés ! Des réserves de sourires pour les moments où la tristesse s'invite sans prévenir et obscurcit le monde alentour.

Expérience faite, l'agrément du voyage se poursuit dans le plaisir du retour. Certains croient à tort que les chats ne sont pas expressifs dans leurs sentiments ; ils n'ont pas observé les retrouvailles de Mazda et de Mireille : un vrai festival de câlins et de ronronnements !

Impossible d'imaginer alors le drame qui arriva trois semaines plus tard. Les chats, comme les humains, peuvent mourir brutalement. Le vétérinaire accueillit sa peine avec une grande compassion, lui assurant qu'elle n'y pouvait rien, c'était un AVC soudain et imprévisible.

La rêveuse frissonne, les bûches sont presque entièrement consumées, un rougeoiement faiblard atteste que quelques braises subsistent. Elle se lève pour attraper sa nouvelle étoile en laine irlandaise, frôle au passage le panier du chat qui redresse les oreilles, s'étire puis s'assied les yeux rivés sur sa maîtresse.

Mars pointe le bout de son nez, les jours dérivent doucement vers plus de bleu, plus de lumière. Mireille a besoin de bouger, d'aller chercher au dehors un peu de réconfort, la chaleur qui n'est pas encore là. Elle a ouvert la valise posée sur son lit, juste pour la contrôler une dernière fois avant de la verrouiller, elle y a rangé soigneusement les vêtements des beaux jours, robes légères, t-shirts et chemisiers fleuris. Elle s'apprête à rejoindre en Espagne un couple d'amis qui possède un pied-à-terre au sud de Valence. Une invitation tombée à point nommé pour recharger ses batteries.

Comme toujours, le chat est proche et calme, attentif aux sollicitations, prêt à y répondre avec empressement mais jamais entreprenant. Il ressemble légèrement à Mazda, par son pelage très clair et ses yeux bleu ciel. Il ne fait pas beaucoup de bruit, ne grogne jamais ni ne mord, et évite toujours de se mettre dans ses jambes. Il est propre bien sûr et ne la dérange en aucune manière, à tel point qu'elle le regrette presque, elle l'aimerait plus actif, plus entreprenant, mais son activité est limitée.

Elle ne souhaitait pas remplacer son bien-aimé Mazda, c'est une idée de son fils, une drôle de surprise qu'il lui a faite à Noël. Elle n'a pas compris que Jeanne ait été partie prenante dans cette conspiration. La jeunesse aime l'innovation, en a-t-elle conclu.

Mireille a terminé ses bagages, elle n'a pas oublié ses lunettes de soleil, il paraît que là-bas le printemps est déjà bien ensoleillé. Le taxi qui l'emmène à l'aéroport sera là d'ici une demi-heure. Elle passe en revue les pièces de l'appartement, s'assure que tout est en ordre, qu'aucun appareil électrique n'est resté branché, qu'elle a bien arrosé ses plantes vertes et fermé les fenêtres.

Il lui reste une chose à faire avant de partir, une action tellement improbable qu'elle pense évoluer dans un roman de science-fiction. Elle s'approche du bureau sur lequel est posée la télécommande. Hier elle a consulté le mode d'emploi conservé dans la boîte du robot, cette boîte posée à Noël au pied du sapin, dans son emballage de papier brillant. Ce présent si surprenant et inattendu contenait le modèle le plus récent de chat robotisé, un idéal compagnon à quatre pattes selon la notice, une peluche d'empathie transitionnelle réagissant aux caresses, bref, le cadeau parfait pour les mamys. En quelques années le monde de la robotique avait inondé la vie quotidienne d'innovations, toutes plus incroyables les unes que les autres, venues du Japon pour la majorité.

Elle fait défiler le menu sur l'écran numérique, trouve la fonction recherchée et valide le mode « absence ». Le chat saute à bas du lit d'où il observait sa maîtresse, se dirige vers son panier, s'y love, et après un long miaulement plaintif ferme les yeux. La télécommande affiche « mode veille prolongée activée » et Mireille repose le boîtier.

Élisabeth Guélaën

Lapinou

Maman n'aime pas les chats qui font des crottes dans le jardin, elle crie quand elle voit une souris et rêve qu'une vache lui court après pour l'encorner. Elle aime seulement le rouge-gorge du jardin.

J'aime tellement les compagnons à quatre pattes ! Surtout la famille de Géants des Flandres qui vit dans la clapier de mamie. Je leur parle et pendant que les petits têtent, j'offre à la mère du trèfle, glissé par les trous du grillage.

Maman a ramené du marché un lapin beige aux doux yeux marron que papa a mis dans une cage. Je lui offre chaque jour un festin de feuilles de laitue. Qu'il est doux mon lapinou !

Aujourd'hui, maman pose sur la table le plat dominical. Au lieu du poulet tant attendu, voici une longue bête grillée sur un lit d'oignons et de carottes. J'ai la nausée. Je cours jusqu'à la cage vide du jardin, et crie :

— Vous avez tué mon ami !

Dans ma chambre, je sanglote longtemps, tandis que ma famille mange dans le plus grand silence.

— C'est délicieux, dit papa.

Joëlle Caujolle

Baya

Une nuit, elle m'a montré le ciel.

— Tu sais où se trouve la constellation du chien ? J'ignorais que ça existait.

— Moi, à part la Grande Ourse...

Elle m'a regardé d'un air affligé, mais quand même bienveillant.

— Les ours ne font pas partie de ma famille, tu devrais le savoir.

Trois jours sont passés.

Chaque nuit, grimpée sur le talus, elle scrutait le ciel jusqu'à l'effacement des étoiles. La quatrième nuit, elle m'a dit : je l'ai trouvée.

Moi, occupé à mille choses insignifiantes, j'avais oublié.

Je l'ai rejointe.

Je me suis couché auprès d'elle. Je l'ai serrée contre moi.

Je me suis endormi, son souffle chaud sur mon cou. À mon réveil, j'étais seul.

Depuis ce jour, dès la nuit tombée, les yeux plongés dans le firmament lumineux, les oreilles aux aguets, j'écoute.

Parfois, des passants s'arrêtent, lèvent la tête, s'étonnent : c'est curieux, j'entends un chien qui jappe. Je souris et je m'endors, bercé par une étoile chantante.

Jacques Koskas

La vieille mule de l'oncle Eugène.

Dans un village du Gard, les habitants trinquaient à la fête agricole.

Oncle Eugène le taulier, se servait de sa vieille mule pour ramener les soûlards chez eux. Grâce à elle, de nombreux maris retrouvaient leur lit et évitaient bien des querelles. Clothilde, revêtue d'une cocarde à la cri nière, serait cette année la reine de la fête.

Après le discours du maire et la bénédiction du curé, les villageois firent le tour de la bête pour la salutation symbolique. Il s'agissait de souffler dans un brin de paille planté dans son arrière-train. Tradition censée apporter prospérité au village. Quand ce fut au tour du maire, il se souvint de l'épidémie de grippe qui avait sévi l'année précédente et opta pour la prudence. Pas question de poser ses lèvres là où les autres avaient craché. Sortant discrètement la paille des fesses de Clothilde, le maire la retourna vite et souffla de l'autre côté. Aucun microbe ne l'atteindrait cette année.

Agnès Bourhis

Toujours droit devant !

— Miaou !

Je n'en peux plus. Cela fait des heures que je suis enfermé dans cette caisse en plastique.

— Miaouuuuu !

Ils font semblant de ne pas m'entendre ?

— Miaouuuuuuuuuuuuuuu !

Mon miaulement si suppliant oblige mes maîtres à s'arrêter sur la première aire d'autoroute qu'ils aperçoivent. J'ai bien cru qu'ils allaient faire le voyage d'une traite. J'espère qu'ils me laisseront me dégourdir les pattes. Mes coussinets sont tout engourdis.

— Accroche-lui bien son harnais. Je n'ai pas envie que Choco nous échappe pendant que la voiture est ouverte.

Ah ! Enfin on pense à moi. Ma maîtresse me donne de l'eau fraîche et de la pâtée dans ma gamelle de voyage. Ils peuvent être sympas quand ils veulent, ces deux-là.

Oh non, je sens qu'ils veulent encore me mettre ce corset qui m'enserme. Mon maître lutte en vain alors que je feinte dans cette boîte minuscule. A gauche ! A droite ! Et hop ! Je sors de ma caisse dans un espace plus fin qu'un entrebâillement de porte. De l'air frais ! Je cours entre les véhicules garés. Les enfants rigolent en me voyant, d'autres essaient de m'attraper, mais j'esquive leurs mains inconnues.

J'entends que l'on m'appelle. Ce sont mes propriétaires qui courent entre les voitures, à ma recherche. Ce jeu me plaît bien. Je me couche sous l'une d'elles et vois la tête de ma maîtresse. Vite ! Je me glisse sous la suivante. J'adore ces parties de cache-cache. C'est bien plus marrant que ce trajet interminable. Mes maîtres seront contents après avoir joué avec moi.

Je me repose quelques instants sous une caravane, quand je sens un souffle chaud derrière moi. Je me retourne doucement. Prêt à attaquer, je gonfle mon pelage pour paraître plus menaçant. Une truffe s'est faufilée sous le pare-choc. Cette bête n'a pas l'air de vouloir s'amuser. En me sentant, elle grogne et montre les dents. Ni une ni deux, j'attaque ! Trois coups de griffes au museau et je file à toute allure. Le chien tout juste étourdi me poursuit. Je m'enfuis aussi rapidement que mes courtes pattes le permettent. Les gens hurlent, les voitures klaxonnent. Je sprinte droit devant, sans jamais regarder en arrière. Après une course poursuite infinie, je m'arrête à l'abri d'un bosquet.

J'observe autour de moi. Je me trouve dans un champ. Le bruit de l'autoroute est presque inaudible. Tout est vert ici. Un ruisseau coule à proximité. J'ai tellement soif. Je m'en approche et je bois tout mon saoul. Quel délice, cette fraîcheur qui descend dans ma gorge. Cette fuite m'a épuisé.

Je m'assieds sur un rocher au soleil, prêt à me faire une toilette. Je m'étire de tout mon long, mes griffes ripant sur la roche. Le calme règne dans ce lieu. J'étends mes petites pattes courbaturées. Le glouglou du ruisseau me berce, mes paupières sont lourdes à présent. Je vais faire un somme de quelques minutes avant de retourner à la voiture.

Brrr, quel froid il fait tout à coup. Ma sieste a été plus longue que prévu. Le soleil s'est couché. Il ne reste que quelques lueurs au-dessus de l'horizon. Après un long bâillement, je me dépêche de revenir sur mes pas. Mes maîtres doivent être impatients de me revoir. Je me suis bien défendu contre le chien enragé. De longues minutes de marche plus tard, je suis sur le parking. Il est quasiment désert. J'en fais le tour mais il n'y a aucune trace de la voiture. La panique commence à monter. Je miaule aussi fort que possible dans l'espoir que mes propriétaires m'entendent. Je suis seul au monde, sur ce grand parking désert. Je n'ai pas pu voir m'en sortir sans ma douce maîtresse qui m'aime tant.

De la lumière ! Je me rue sur les portes qui s'ouvrent devant moi.

— Miaou !

Quelqu'un arrive d'un pas lourd. J'espère que c'est ma maîtresse. La personne apparaît derrière le comptoir. Je ne reconnais pas son odeur. Elle est plus grande et costaude que mon humaine.

— Jacques ! Dépêche-toi ! C'est Choco, le chat égaré, il est revenu !

La dame se jette sur moi. Mais que veut-elle ? Je ne vais pas me laisser kidnapper par une étrangère. Ôtez vos grandes mains de mon pelage si soyeux, Madame.

—Viens ! Je n'arrive pas à l'attraper. Ses maîtres m'ont pourtant dit qu'il n'était pas sauvage.

Je cours tout autour de la boutique. Les portes se rouvrent à mon passage. J'en profite pour me faufiler dehors. Je reprends ma course effrénée dans la nature. Mes pensées se mélangent. Mes maîtres ne m'ont pas abandonné. Ils ont dû rentrer à la maison et m'attendent là-bas. Il ne me reste plus qu'à faire de même. Je grimpe en haut d'une colline, tentant de savoir où je suis. Heureusement, la lune est pleine ce soir. Je peux voir comme en plein jour. J'observe les alentours. Alléluia ! Je reconnais la montagne tout au fond. Elle est visible depuis la fenêtre du salon. Je n'ai qu'à marcher droit devant une journée ou deux, maximum. Cette bouffée d'optimisme m'incite à me mettre en route sur le champ.

Je marche depuis des heures, maintenant. Mes coussinets sont en feu. Les premières lumières du jour se révèlent doucement. J'ai dû parcourir des dizaines de kilomètres dans la nuit. Des maisons se profilent au bout du chemin. Je vais peut-être trouver de quoi me nourrir. Mon ventre gargouille de plus en plus fort. Je n'ai rien avalé depuis une éternité. Habituellement j'ai mes deux cuillers de pâtée au thon le soir. J'arrive à la hauteur d'une cour. Des poules caquettent gaiement. Elles picorent du grain tombé au sol. Je m'approche doucement et vois un chaton noir devant la porte de la maison. J'accours vers lui à la recherche de nourriture. Je le renifle. Il souffle mais ne me chasse pas. Je trouve la gamelle, elle est à l'intérieur d'une vieille bâtisse. Je rentre à pas feutrés. Le chaton me laisse faire. Je goûte à quelques une de ses croquettes. Elles ne sont pas terribles, mais on va s'en contenter. J'ai tellement faim que je finis par les avaler sans les mâcher. Je ne suis plus sur mes gardes quand j'entends une forte voix derrière moi, surgir d'une pièce sombre.

— Espèce de sale chat errant ! Sors de là tout de suite !

Je sens quelque chose me frôler. Une vieille dame portant un tablier de cuisine me chasse avec un immense balai en bois. Les poils rêches de cet instrument atterrissent sur mon dos et griffent mon pelage. Je repars en courant, perdant les croquettes encore dans ma gueule, les poils hérissés du dessus de ma tête à l'extrémité de ma queue. Ma fuite fait grand bruit dans la basse cour. Les poules essaient de s'envoler, me confondant avec un renard. Je détale à en perdre haleine, pendant ce qu'il me semble être des heures entières. Je mets le plus distance entre la fermière et moi. À aucun moment de ma cavalcade, je ne me retourne. Cette femme est aussi effrayante que la Faucheuse à nos trousses. J'espère qu'elle n'a pas dépassé le portail de sa cour.

Le jour commence à baisser. Une première journée sur la route se termine. Je me hisse au sommet d'un arbre, désirant la sécurité. J'observe l'horizon à la recherche de la maison. Je retrouve la montagne qui me sert de repère. Encore un peu de marche et je serai chez moi. En attendant, je m'installe sur une branche épaisse. La toilette de ce soir est méritée. Je sens le léger souffle dans mon pelage à présent lustré. Il ne me semble pas aussi brillant que d'ordinaire, mais les circonstances sont exceptionnelles. A mes côtés, une chouette hulule. Son chant me berce et je sombre doucement dans un sommeil profond, loin de la fermière qui m'a tant effrayé.

Je suis réveillé en fanfare par des cris. Quel est donc ce raffut ? Un chat mérite un repos de qualité. Je me penche et entrevois une vingtaine d'enfants à travers le feuillage.

— Maîtresse ! Il y a un chat dans l'arbre.

Maîtresse ? Je serai donc arrivé chez moi par un quelconque miracle ? Une femme s'approche de moi. Elle me parle doucement, mais je ne la reconnais pas. Ce n'est absolument pas ma maîtresse ! Pourquoi les enfants l'appellent donc ainsi ? Méfiant, je souffle à son approche. Je ne souhaite pas être poursuivi à coup de balai une seconde fois. Me voyant réticent, elle part. Cependant, elle revient quelques minutes plus tard avec un bol rempli de lait. Elle me prend par les sentiments. Je l'entends parler de moi avec une autre dame.

— Tu ne trouves pas qu'il ressemble au chat de l'annonce ? C'est peut-être lui.

— Tu connais le règlement. On ne peut pas le garder dans l'enceinte de l'école.

Je profite de leur inattention pour descendre de mon perchoir et m'éclipser. Ce bol de lait m'a requinqué. Je me remets à courir droit devant. Mais me voilà en plein milieu de la route. Je slalome entre les voitures qui roulent. Certaines pilent juste devant moi, d'autres m'évitent de justesse. Mon compteur de vies s'ameuise. Un coin de verdure apparaît sur ma droite. Vite, je m'élanche dedans. L'herbe fraîche me fouette le museau. Des lapins sautent à mes côtés. J'ai dû les déranger dans leur repas. Quelle joie de courir dans la nature. Je commence à reconnaître les environs. La végétation m'est familière. Sûr de moi, je suis ma piste. Au bout de plusieurs minutes, une rivière me barre la route. J'essaie de sauter de rocher en rocher, mais je finis coincé. Malgré le faible courant, la nage n'est pas ce que je préfère. Je n'ai plus le choix. Je saute à l'eau. J'ai la tête sous la surface. Le tumulte du cours d'eau me fait remonter à l'air libre. Je respire difficilement. J'arrive

néanmoins à m'échouer sur la rive opposée. Je ne comprends vraiment pas ces humains qui aiment se baigner. Mon poil est tout mouillé. Je m'ébroue et me trouve bien décoiffé. Tant pis pour le style, la maison est proche. Il faut se remettre en route au plus vite.

Une journée de plus s'achève. L'air se rafraîchit. La luminosité baisse. Les maisons allument leurs lumières. Je suis épuisé. Soudain, je la vois, ma demeure, au détour d'une allée. Je cours les derniers mètres qui m'en séparent. Je vois ma maîtresse sur le canapé, par la baie vitrée du salon. Je miaule le plus fort possible et gratte à la porte de la cuisine, à l'emplacement de ma chatière qui est fermée. Mes coussinets sont en sang et mes griffes presque toutes cassées. Elle ouvre et crie. Je tombe de fatigue sur le seuil, au bord de l'évanouissement.

— Chéri ! Mon Dieu ! Choco est rentré !

— Miaou...

— Viens mon Choco, tu es si maigre.

Ma maîtresse me prend dans ses bras et m'enroule dans un plaid. Sa chaleur me réconforte. Elle m'a tellement manqué. Et son parfum sent si bon, un mélange de savon et de fleurs fraîches. J'ai bien triste allure à côté. Mon poil est tout terne et j'ai la peau sur les os. Elle me porte dans la cuisine illuminée. Je suis presque aveuglé après ces quelques jours en pleine nature, loin de la technologie. De l'eau fraîche et de la nourriture débordent de mes gamelles. Étrange, elles ont changé de couleurs depuis la dernière fois. Mais ce n'est qu'un détail, je suis enfin chez moi. Je me rue dessus, tel un mort de faim. Cependant, quelque chose me retient tout à coup dans mon élan. Je l'aperçois du coin de l'œil. Je tourne la tête pour lui faire face, mais que vois-je dans le salon ? Un chaton qui dort profondément dans mon fauteuil. Mes humains n'ont pas perdu de temps pour me remplacer.

Marion Martin

Jérôme et Cie

Jérôme vit à la campagne avec Max, un jeune labrador et Fernand un poisson rouge dépressif appartenant à un de ses voisins. Après la mort du propriétaire de ce carassin doré, personne dans la famille du défunt ne souhaitait adopter le petit poisson. Jérôme accepta de l'accueillir dans sa demeure et fit même l'acquisition d'un grand aquarium pour permettre à l'animal de vivre son deuil dans un espace plus agréable que ce qu'il avait connu jusque-là.

Quelques années plus tard, Jérôme commença à se sentir un peu seul, malgré la présence de Max et Fernand et décida de consulter un site qu'on lui avait recommandé. Les photos défilèrent devant ses yeux et bientôt, il fut séduit par le profil d'une certaine Alba. Trois semaines plus tard, Alba commençait à vivre avec lui. Au début, les relations entre elle et Max furent un peu tendues. Chaque fois qu'il croisait Alba, il grondait un long moment. Le chien était jaloux et particulièrement la nuit quand il devait regagner sa niche, loin de la chambre où son maître dormait désormais avec Alba. Quant à elle, elle restait discrète, mais regardait souvent le chien comme un intrus qu'elle aimerait voir disparaître de leur vie. En revanche, Fernand l'attirait et elle passait parfois de longues minutes à l'observer en silence.

Le matin, Alba se levait toujours la première, elle s'étirait sur le lit de Jérôme, puis descendant les marches qui, du jardin, conduisaient dans les bois, elle faisait, été comme hiver, une petite balade avant de revenir dans la maison où elle se joignait au tandem Max/ Jérôme pour manger. Une fois son repas terminé, elle s'installait dans un fauteuil et les regardait tous les deux partir pour une longue promenade. Alba ne les accompagnait jamais, souhaitant peut-être permettre au chien de retrouver la complicité qu'il avait avec son

maître, avant son arrivée dans leur vie. Les beaux jours revenus, elle s'installait au jardin où, étendue sur un transat, elle contemplait la nature, avant de s'abandonner à une sieste au soleil.

Un soir, un terrible orage éclata. Max avait toujours eu en horreur le bruit du tonnerre. À chaque gronde ment, il avait l'habitude de se terrer en-dessous de la table de la salle à manger attendant d'une part que l'orage cesse, mais aussi la friandise que Jérôme lui donnait pour apaiser sa frayeur.

Alba paraissait aussi avoir peur de l'orage et finit par se réfugier sous la table en attendant la fin du terrible vacarme. Lovée contre le pelage du grand chien, elle retrouva son calme et s'endormit à ses côtés. Au début, Jérôme riait et se moquait de leur crainte réciproque, mais bientôt sentit l'émotion le gagner en les voyant complices pour la première fois.

Après l'épisode du tonnerre, Max et Alba se rapprochèrent considérablement. Ils avaient appris à s'apprivoiser. Le chien cessa de gronder quand il apercevait sa rivale et Alba ne montra plus jamais le rejet qu'elle affichait vis-à-vis du chien comme au début de sa vie auprès de Jérôme.

Désormais, les deux ennemis d'autrefois se retrouvaient parfois au jardin, l'un poursuivant l'autre. Quand Jérôme lançait un ballon à son chien, Alba observait la scène de loin et marquait son intérêt pour leurs jeux même sans y participer. Le soir venu, on retrouvait souvent Alba et Max, côte à côte dans le même feuillet, leurs regards tournés vers le téléviseur. Jérôme en était presque jaloux.

Les mois passèrent. Jérôme était heureux aux côtés d'Alba et de Max. Il n'attendait rien d'autre de l'existence. Une joie tranquille auprès de ceux qu'il aimait et le sentiment d'avoir offert une vie agréable à Fernand, suffisaient à son bonheur. Un seul regret pourtant l'habitait. Il adorait se rendre à la mer du Nord pour se promener le long du littoral et revivre des émotions qu'il avait connues autrefois. Enfant, il partait très souvent avec ses parents pour un séjour à la côte. Châteaux de sable, ramassage de coquillages, baignades et jeux de plage agrémentaient tous ses séjours. Une fois adulte, il poursuivit la tradition de se retrouver chaque année à la mer. Certains de ses amis n'hésitèrent pas à lui dire que l'acquisition de son chien Max n'était peut-être qu'un prétexte pour se promener le long de l'eau.

Or, depuis l'arrivée d'Alba dans sa vie, les choses avaient changé. Particulièrement casanière, Alba ne souhaitait pas quitter la maison de Jérôme où elle avait ses habitudes bien ancrées. Une seule fois, Jérôme avait essayé de l'emmener avec eux et ce fut un fiasco total. Impossible d'espérer se promener le long de la mer avec elle. Elle avait l'eau en horreur et préféra rester durant tout le séjour dans l'appartement qu'il avait loué le long de la digue.

Jérôme ne put se résoudre à ne plus jamais fréquenter cette mer qu'il chérissait tant et l'année suivante, il prit l'initiative d'offrir à Alba un séjour dans un très bel hôtel où elle pourrait s'adonner à diverses activités, pendant qu'il serait seul à la mer avec Max. Mais cette solution-là ne sembla pas non plus plaire à Alba. De retour à la maison, elle bouda pendant plusieurs heures, faisant bien comprendre à Jérôme qu'elle n'avait pas du tout apprécié son séjour dans cet hôtel dont on vantait pourtant la nourriture ainsi que les loisirs variés.

Il vécut alors un vrai dilemme. Comment concilier son désir de partir à la mer, au moins une fois par an et le bonheur de vivre auprès d'elle. Finalement, il en parla à des amis qui lui conseillèrent de laisser Alba seule à la maison, comme elle le désirait et lui promirent de lui rendre visite en son absence. À son retour, Jérôme offrit chaque fois un petit cadeau à Alba pour se faire pardonner son abandon.

Les années passèrent. Tous se mirent à vieillir, mais néanmoins la joie régnait toujours dans leur demeure.

Jérôme perdit une bonne partie de ses cheveux, sa vue se dégradait, jour après jour, et un de ses genoux le fit de plus en plus souffrir. Max, commença à avoir de l'arthrose. Certains soirs, il avait beaucoup de difficultés à se lever pour rejoindre la niche où il passait la nuit. Quant à Fernand, il vit ses écailles perdre progressivement leur couleur. Seule Alba semblait ne pas trop afficher les affres du temps. Pourtant, un matin,

Jérôme remarqua qu'elle ne sortait pas de son lit avec le même élan que les autres jours. Une fois debout, elle tituba un moment et il dut la prendre dans ses bras, tant il craignait qu'elle chancelle sous ses yeux. Dis crète, Alba avait toujours manifesté son indépendance vis-à-vis de Jérôme. Elle s'éloigna en silence pour vaquer à ses occupations habituelles. Il ne chercha pas tout de suite à comprendre ce qui se passait. Au moment du repas, elle ne mangea pas comme les autres jours et alla se reposer dans le fauteuil où elle avait l'habitude de regarder la télévision. Jérôme la laissa seule et monta prendre sa douche. Une fois de retour au salon, il ne trouva pas Alba. Il l'appela à travers toute la maison, mais sans succès.

Inquiet, il sortit de la maison, espérant l'apercevoir dehors. Il cria plusieurs fois son nom, mais n'obtint aucune réponse. De retour à l'intérieur Jérôme était fou d'inquiétude. Il essaya de se rassurer. Contrairement à ses habitudes, elle s'était peut-être éloignée de la maison pour une raison qu'il ignorait encore.

Il se rappela qu'il avait aperçu Alba, quelques semaines plus tôt, au jardin avec une voisine. Ce n'était pas la première fois qu'elles passaient du temps à deux. Il les avait même vues partager des repas ensemble, mais cette fois-là, leur relation lui avait paru tendue. Il avait entendu des cris, mais n'était pas intervenu, pensant qu'elles devaient régler leurs différends entre elles. Il s'était installé dans son bureau jusqu'à ce que la voisine s'éloigne de leur jardin.

Aujourd'hui, il se demandait si cette querelle avait un rapport avec la disparition d'Alba.

La journée se termina sans le retour de celle qui partageait sa vie depuis de si nombreuses années. Le soir, avant d'aller se coucher, Jérôme songea à tous les moments passés en sa compagnie, puis il repensa à son malaise auquel il avait assisté le matin-même.

Il eut du mal à se souvenir de l'âge exact d'Alba. Il consulta les précieux carnets dans lesquels il écrivait, jour après jour, les moindres détails de son existence. Il retrouva le carnet qu'il écrivit l'année de l'arrivée d'Alba dans sa vie. Peu de temps après sa naissance, elle avait été confiée à un refuge pour animaux abandonnés. Jérôme se souvenait bien de sa réaction quand il avait découvert sur le site du refuge le charmant minois de la jeune Alba. Plus de quinze ans s'étaient écoulés et aujourd'hui, la petite chatte siamoise était sans doute en fin de vie. Jérôme connaissait l'idée répandue dans certains mythes et récits selon laquelle un chat sentant sa mort approcher allait pudiquement se cacher pour mourir seul et ainsi ne pas imposer cette épreuve aux humains.

Poétique ou tragique, l'idée était émouvante, mais il préférait l'explication naturelle. Au seuil de la mort, se sentant faible et vulnérable, un chat cherche un endroit calme, isolé et sombre pour vivre ses derniers instants.

Après une longue existence, passée dans une maison au milieu des bois, Alba venait de quitter définitivement la demeure de Jérôme, Max et Fernand.

Michèle Peyrat

Postérité

La compagnie des zoos est une société dont l'objectif initial, comme son nom l'indique, était de fournir les zoos et autres parcs animaliers. La compagnie a été fondée au plus fort de l'époque coloniale. À ses débuts, son activité se limitait à fournir à ses clients quelques animaux exotiques, qu'on trouvait notamment en grand nombre dans nos lointaines colonies. La spécialité était les animaux d'Afrique : lions, zèbres, éléphants et girafes principalement. La compagnie était une société d'État, dépendant du ministère des colonies. Progressivement, au fur et à mesure de l'évolution des relations entre l'État et ses anciennes « protégées », la compagnie changea de ministère de tutelle, passant à la coopération puis aux affaires étrangères, jusqu'à sortir peu à peu du giron de l'État et être finalement totalement privatisée. Bien que portant

toujours le même nom, ses domaines d'activité devinrent nettement plus variés et sa clientèle beaucoup plus vaste.

La compagnie avait acquis un savoir-faire certain dans la mise au point de cages permettant le transport de plusieurs animaux différents en un minimum d'espace. Après de nombreuses tentatives au cours desquelles, de malheureux singes avaient péri noyés, à la suite d'un problème de fuite du bassin des hippopotames et où des lions avaient dévoré quelques gnous après que des parois se soient descellées, la « Cage Multi-Usages », dite CMU, était née et la compagnie avait pu la commercialiser avec bonheur dans le monde entier.

Dans un but de diversification, la compagnie avait également créé le département des animaux domestiques dénommé ADO. Ce département avait pour mission principale de produire les animaux domestiques de demain, soit par des techniques marketing, en lançant sur le marché un animal existant mais mal connu, à grand renfort d'utilisation de l'animal en question dans les publicités et feuillets télévisés du moment, soit par des techniques scientifiques, en fabriquant par croisements de nouveaux animaux.

A ses débuts, le département connut un grand succès avec le « black-fighter », qu'un technicien aux ADO découvrit par hasard dans un livre d'histoire. Le « black-fighter » était un chien combattant, au pelage sombre, utilisé jadis par les Anglais pendant les guerres napoléoniennes, et qui avait pour spécialité de sauter à l'entrejambe de l'ennemi, sans jamais lâcher. Il arrivait à point nommé à une époque où des masculinistes en mal de virilité commençaient à faire entendre leurs voix.

Les rappers « Beat'm all » ne s'affichaient jamais sans leur couple de fighters, « Maggie » et « Adolf ». L'ancienne star du porno Triplette, reconvertie en animatrice de télé-réalité à l'heure du prime-time, faisait choisir en direct, à sa black-fighteuse Cuny, la carte postale gagnante, qui permettait à son heureux auteur de venir, gratuitement, visiter le musée de l'Érotisme à Paris.

Le fighter était partout, des lofts parisiens aux HLM de banlieue. Le prix de ces chiens avait atteint des montants exorbitants. Les investisseurs en herbe y voyaient un moyen facile et peu coûteux, de gagner vite, beaucoup d'argent. Faire du fighter était moins dangereux que la cocaïne, plus rentable que la pierre et plus sûr que la bourse. Les nouveaux golden boys n'étaient plus mafieux ou banquiers, ils étaient éleveurs. Dans certains sous-sols de banlieue, les caves étaient emplies de chiennes en cage, qu'on faisait engrosser sans interruption pour qu'elles produisent, à la chaîne, des bébés fighters sevrés trop tôt afin de satisfaire une demande toujours plus grande.

Il aura fallu quelques nourrissons sauvagement dévorés et quelques vieillards laissés pour morts pour que finalement le fighter soit déclaré « ennemi public n° 1 », par un ministère de l'intérieur, en recherche de causes consensuelles et faciles à résoudre. Soudain, il devint illégal d'en posséder un, si on n'avait pas obtenu un permis de port d'armes, soumis à une réglementation très stricte et assorti d'une formation coûteuse et ardue. De surcroît, faire se reproduire les fighters, même dans un élevage légal, était passible de peines d'emprisonnement fortement dissuasives.

L'abandon du fighter fut un coup dur aux ADO, qui dut trouver d'urgence des projets de substitution.

La chevrette d'appartement fut exhumée des tiroirs poussiéreux où elle croupissait depuis quelques années, sans rencontrer un succès foudroyant. Il faut dire qu'outre la malencontreuse tendance à brouter tout ce qu'elle trouvait à portée de barbiche, l'animal avait aussi la désagréable habitude de lâcher, environ toutes les heures, et à peu près n'importe où, des excréments en forme de billes, certes peu odorants mais excessivement glissants. Le service juridique de la compagnie dut faire face à un afflux de demandes d'indemnisation à la suite de fractures consécutives aux chutes engendrées par ces petites crottes.

On lança, à peu près en même temps, la mode du varan nain, qui rencontra un succès d'estime auprès d'une population de jeunes originaux tatoués et percés. Le marché souffrit rapidement de saturation, un

jeune tatoué s'offrant rarement plus de deux varans et n'hésitant pas longtemps entre un neuvième anneau dans l'oreille et un reptile qu'il fallait nourrir exclusivement d'insectes vivants.

Après ces tentatives peu concluantes, le cours de bourse de la compagnie ne faisait que chuter et les couloirs bruissaient de rumeurs au sujet d'un plan de redressement.

On lança le projet de la dernière chance pour produire un nouvel animal tendance, et la compagnie consacra le reste du budget de recherche à l'élaboration d'un mouton à cinq pattes. On confia les travaux à William, un vétérinaire prometteur, adepte de manipulations génétiques en tout genre. Il s'attela à la tâche avec enthousiasme. Enfin un projet original et novateur, susceptible de remporter l'adhésion du public et de faire entrer mon nom à la postérité, se dit-il. Son premier spécimen viable n'était pas vraiment commercialisable. La cinquième patte, dont il n'avait pas tout à fait réussi à caler avec certitude l'emplacement, se dressait, pour neuf naissances sur dix, presque à l'horizontale sur le front de l'animal, comme une gigantesque corne. La protubérance gênait considérablement l'animal pour baisser la tête ce qui le rendait dans l'incapacité de brouter. Après quelques ajustements, le biologiste réussit à positionner, à coup sûr, la cinquième patte au milieu du ventre, ainsi qu'il l'avait envisagé dès le début. Malheureusement, cet appendice s'avérait systématiquement un peu trop long. Les déplacements de l'animal s'en trouvaient extrêmement contrariés. Le budget consacré aux expérimentations était épuisé, William l'était également. Il commençait à se demander si le quintupède de compagnie était la solution. Comble de malchance, à cette même époque, le transport international d'animaux était en nette perte de vitesse, les cages multi-usages ne se vendaient presque plus. Le dépôt de bilan pour la compagnie était proche.

William, désespéré, s'était fait porter pâle et ruminait ses échecs, en buvant son café dans son salon lorsqu'il fut interrompu par son voisin Anders, un jeune étudiant en programme Erasmus. Ce dernier s'appropriait à repartir dans son Danemark natal, mais avait perdu Akita, son animal familier. Il expliqua qu'il y tenait particulièrement, tant le compagnon lui apportait. Il était aussi dévoué qu'un chien, aussi racé qu'un chat, aussi intelligent qu'un rat. Pour Anders, Akita était une âme sœur, un confident et son meilleur ami. Il confia l'avoir obtenu par croisement entre un hamster et une belette et craignait que, perdu seul en France, il ne puisse survivre. William aida le voisin à chercher l'animal une partie de la journée mais ils ne le trouvèrent pas. Le jeune danois, au désespoir, dû, pour ne pas manquer son avion, se résoudre à repartir seul à Else-
neur.

En fin de journée, William, ruminant toujours sur son incapacité à produire un mouton à cinq pattes aperçut sur son balcon un petit animal. Intrigué, il ouvrit la fenêtre, le fit entrer à la cuisine et lui servit une gamelle de lait. Il constata avec stupeur que l'animal était de la taille d'un chat, extrêmement doux au toucher et qu'il semblait particulièrement peu farouche. A l'évidence, il s'agissait de Akita, l'animal de compagnie qu'ils avaient cherché avec son ex-voisin. William ne fut pas long à réaliser qu'Akita était exactement ce dont la compagnie avait besoin pour ne pas sombrer et pour redorer son blason. S'il s'y prenait bien, peut-être serait-ce même le moyen de se faire connaître.

Le lendemain, William retourna à la compagnie, avec l'animal familier venu du Danemark. Il décida, pour rappeler qu'il provenait d'un croisement entre un hamster et une belette, de contracter ces deux noms et de le rebaptiser Hamlette.

Hamlette connut rapidement un succès fulgurant dans le monde entier, la compagnie fut sauvée de la faillite et le nom de William Scheik-Spier fut à jamais associé à Hamlette.

Véronique Narat

Louvelane

Kael allongea ses foulées pour rester à hauteur de Luna. Non que sa femme soit plus alerte ou plus pressée, mais elle tenait à bout de bras la laisse qui la reliait à Louvelane, leur alpaça femelle. A eux trois, ils prenaient presque toute la largeur du trottoir.

Une expo-tech urbaine venait de s'installer pour quelques mois sur le boulev'Art et, sur cette portion du pavé, un artiste s'amusait à désolidariser les passants de leur ombre, en s'inspirant d'un très vieux conte oublié racontant les aventures d'un certain Peter Pan.

A quelques pas devant le couple, Orion, leur fils de trois ans, courait ainsi son double facétieux, caracolant d'un côté à l'autre de l'accotement, sans prêter garde à la circulation.

Un jeune alpaça tout excité gambadait autour de lui, sous l'œil de Louvelane, nostalgique des jeux partagés avec son petit. Regrettant un peu sa récente émancipation, elle tirait alors par à-coups sur sa laisse.

Le 6Tem, sixième génération du logiciel qui gérait la circulation dans la mégapole grâce au Transport Electromagnétique, avait repéré le manège de l'enfant et de son compagnon. Par sécurité, il avait dévié le trafic en suivant leur avancée et en bloquant momentanément, sur quelques centaines de mètres, l'accès à la voie contiguë au trottoir.

Arrivés aux abords de l'une des rives piétonnes, Orion s'arrêta, récupérant son ombre. Le détecteur de présence du 6Tem intégra leur demande de traversée dans le plan de circulation qui fut aussitôt mis à jour en tenant compte du niveau de priorité des usagers. Un passage se matérialisa au sol, et les véhicules finirent par s'arrêter en ligne devant eux.

Derrière les vitres, la plupart des personnes ne prêtaient aucune attention aux aléas de la circulation. Certains dormaient, d'autres lisaient, d'autres encore étaient en visio-conférence. Mais ceux qui levèrent la tête à ce moment-là les envièrent. Kael avait une place privilégiée dans l'administration et il avait bénéficié de conditions avantageuses concernant l'acquisition de Louvelane.

La petite famille franchit ensuite un portail dont les deux battants étaient ouverts et se retrouva dans l'arborium, le lieu de prédilection des citoyens pour leur promenade dominicale.

Ils empruntèrent l'allée centrale et se retrouvèrent immergés dans *la natur*. Un esprit pointilleux aurait dit dans *une natur*, car cet acronyme signifiait 'Nouvelle Aire Territoriale à Urbanisme Ralenti', mais il était tentant de croire en cette notion surannée. Les ingénieurs s'étaient surpassés en plantant quatre espèces d'arbres différentes ! Quelques voix dissidentes regrettaient que l'on n'ait pas choisi de graines sauvages, mais ces dernières étaient hors de prix et ne protégeaient pas des déformations. Pour éviter que tous les troncs et toutes les branches n'apparaissent alignés à l'œil, il suffisait de se décaler un peu de l'axe de plantation.

Un espace de jeu avait été implanté au bout de l'allée. Orion scruta les manèges, espérant y découvrir un autre enfant. Il eut de la chance. Un garçon de son âge cherchait un partenaire pour un tour de swing'bal. Il arrivait que les manèges soient déserts plusieurs jours de suite.

Pendant qu'Orion se précipitait vers l'attraction, toujours accompagné du jeune alpaça, Kael et Luna s'assirent sur un banc, après avoir réglé le dossier et l'assise pour plus de confort. Louvelane, stoïque, regardait son petit chahuter avec les deux enfants. La jeune femme sourit, tout à son bonheur, ignorant le regard jaloux des passants. Surtout des couples. Ils allaient devenir une famille nombreuse. Comme Louvelane attendait un bébé femelle, il fallait s'attendre à susciter de nombreuses convoitises. Bien sûr, les mâles, eux, n'intéressaient personne.

Le compagnon de jeux d'Orion fut bientôt rappelé par ses parents. L'enfant et le jeune alpaça revinrent vers le banc. Alors que Luna se levait pour reprendre leur promenade, un individu surgit derrière eux et la poussa par terre pour lui faire lâcher la bride. Il brandit un couteau, enjoignant à Kael de ne pas intervenir,

puis tira brutalement sur la laisse. Ce geste inhabituel provoqua un cri d'alarme chez l'animale qui lui cracha à la figure. L'homme s'énerma, voulut la frapper mais Louvelane se retourna et se mit à ruer. L'homme fut atteint de plusieurs coups de sabots. Il renonça et s'enfuit prestement.

Luna était restée à terre, mais Kael se précipita d'abord vers la femelle alpaga pour la calmer. Quand sa femme se releva, elle saignait de la figure. Kael lui tendit un mouchoir propre sans plus s'émouvoir. Orion se jeta dans les bras de sa mère et demanda « Elle n'a rien, dit, maman ? »

— J'espère que la ruade et le stress n'ont pas provoqué un décollement du placenta, s'inquiéta Kael. Je préfère m'en assurer.

Il mit la main à l'oreille et actionna le vibraphone qui y était implanté. Il composa ensuite le numéro d'urgence qui lui avait été attribué pour la durée de la gestation. Un opérateur décrocha à la première sonnerie. Il identifia aussitôt Louvelane grâce à sa puce connectée et consulta sa fiche médicale.

— Matricule LOU12874 : Deuxième gestation, trois mois du terme, vous confirmez, monsieur ?

— Oui, répondit Kael. Elle vient d'être attaquée.

— Son rythme cardiaque est élevé, je vais lui injecter un calmant à partir de son implant dorsal.

— Ce n'est pas risqué à ce stade de développement du fœtus ?

— D'après ses constantes, le produit ne sera dosé qu'à 23 %, vous n'avez rien à craindre, monsieur. Je vais tout de même vous envoyer une équipe pour un examen plus approfondi. Il y a un emplacement réservé au secours, juste à la sortie n°3 de l'arborium, il sera vacant dans deux minutes et douze secondes. Notre véhicule arrivera, lui, dans quatre minutes et cinquante-deux secondes.

Après avoir remercié l'opérateur, toute la famille se dirigea ensemble vers la sortie concernée en allongeant le pas.

Sur les traits de Luna, l'inquiétude avait remplacé le sourire des instants précédents. S'il arrivait malheur au petit qu'attendait Louvelane, Iris, leur fille, ne s'en remettrait pas. Comme ils débouchaient de nouveau sur la rue, ils virent l'alp'ine¹ s'approcher en effectuant une suite de décrochages programmés comme dans un jeu de taquin géant². Le véhicule se gara quatre minutes et cinquante-cinq secondes après le déclenchement de l'opération. Ce retard était déjà en cours d'analyse par le backoffice de 6Tem.

Un infirmier ouvrit la porte de l'ambulance.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en déclenchant la descente du hayon.

— Notre alpaga a subi une agression, répondit Luna. Un homme a essayé de nous la voler.

— C'est de plus en plus courant, madame, il faut éviter de pavaner en ville surtout lorsqu'on en a déjà un ! dit-il d'un air de reproche en montrant Orion et son jeune animal de compagnie.

L'infirmier fit monter Louvelane. Kael aurait bien voulu lui rabattre son caquet, mais il devait faire bonne figure et accepter ses remarques désobligeantes. Toute la famille accompagna l'animale dans le camion. Une femme urgentiste, qui préparait ses appareils de contrôle, les accueillit avec un sourire pour contrebalancer les manières bourruées de son partenaire. La fiche d'identité de Louvelane était affichée sur un écran avec l'ensemble de ses données médicales. La femme plaça l'animale dans une sangle et enclencha la sonde.

Tous attendaient ses commentaires.

— Voilà son fœtus. Il est encore peu développé, mais je suppose que je ne vous apprend rien.

Chez les alpagas, la durée de la gestation est de onze mois. Pendant les sept ou huit premiers mois, le petit se développe sans grossir. Il se rattrape lors des trois mois restants pour peser à la naissance près de sept kilogrammes, et arborer une toison qui en fait le doudou des enfants chanceux.

L'infirmière reprit :

¹Véhicule configuré pour l'auscultation des alpagas.

²Ce puzzle est composé de petits carreaux numérotés qui glissent dans un cadre comportant une seule case libre. Le jeu consiste à remettre dans l'ordre les carreaux par une suite de déplacements individuels.

— On distingue tout de même déjà bien ses membres inférieurs et supérieurs. Les zones denses que vous voyez là montrent des tissus homogènes, et un développement uniforme. Le flux sanguin est régulier, aucune malformation ou accident vasculaire ne sont apparents. Le fœtus ne semble pas avoir souffert de l'agression. Je vais en profiter pour mettre à jour ses mesures biométriques.

Luna et Kael poussèrent ensemble un soulagement de satisfaction. Puis l'infirmière déplaça la sonde.

— Et voici le vôtre, reprit-elle en désignant un embryon humain de six mois déjà bien formé. Vous attendez une fille, je vois, comment allez-vous l'appeler ?

— Iris, dit Luna, les yeux rivés sur l'écran et une main caressant son ventre vide.

Depuis qu'une série de mutation avait empêché les femmes de porter leurs enfants elles-mêmes, il avait fallu trouver une espèce animale compatible avec le cycle de reproduction humain. Aujourd'hui, il était pourtant toujours difficile de fonder une famille. Si Louvelane avait dû perdre son petit, le bébé humain n'aurait pas survécu.

— C'est un joli nom, elle va bien, elle-aussi. Elle a profité du temps pendant lequel l'alpaga ne grandit pas pour assurer son propre développement. Au bout de onze mois, les deux bébés seront prêts en même temps, la mère accouchera et vous serez à nouveau une maman comblée.

Erwann Avallach